grand mouvement aujourd'hui triomphant de la philosophie thomiste. La réputation mondiale de son enseignement, une importante et discrète collaboration aux principaux actes doctrinaux du Saint-Siège désignaient depuis longtemps le P. Billot au choix du Souverain Pontife. L'humble et savant religieux est le seul étonné de cette exaltation si méritée.

« La pourpre cardinalice, comme l'ajoute l'*Univers*, ne pourra manquer d'attirer davantage encore l'attention et de donner plus d'autorité, s'il est possible, aux ouvrages de l'éminent professeur. »

II. — Carnet d'un jeune Missionnaire de l'Athabaska.

(Voir *Missions*, Juin 1911, p. 235.)

Réception au lac Athabaska.

Arrivons donc au lac Athabaska. Nos sauvages, venus au Fort pour suivre les exercices de la mission qui se donne chaque année à cette date, et aussi pour recevoir des agents du gouvernement canadien l'argent du traité, ont aperçu se balançant fièrement sur les ondes de notre petite mer, le « *Saint-Joseph* », qui porte, arborés à l'avant, au centre et à l'arrière, trois pavillons, un pour chaque missionnaire. L'alerte est immédiatement donnée dans toutes les huttes et dans toutes les loges. (Il ne s'agit pas ici de loges de francs-maçons, évidemment.)

Juste à cet instant, passe une bande de canards. Jonas, sans aucune arrière-pensée, saisit son arme, et... coup double !

Or, il faut vous dire que, d'après l'usage, des passagers du steamer ne doivent se servir du fusil, quand ils peuvent

être entendus du Fort, que pour signifier que Monseigneur est à bord.

Jonas n'y pensa qu'en voyant la « boucane » ou fumée sortir des canons de son arme. Il était un peu tard. Aussi, quoi que leur en disent les Pères de la mission qui savent pertinemment que notre Vicaire apostolique vient en effet, mais juste du côté opposé et plus tard, voilà nos Métis, nos Montagnais et nos Cris jetant leur poudre aux quatre coins du ciel, en l'honneur... de pauvres hères tout confus d'une aussi bruyante réception. On m'a parlé de plusieurs, qui, pour leur compte, n'avaient pas brûlé moins de 50 et 60 cartouches. Jugez, d'après ce chiffre, du vacarme total.

A quelques mètres de l'Évêché, sur un rocher du rivage, un drapeau flotte : les couleurs canadiennes, portant au centre le Divin Cœur et le monogramme des Oblats, *O. M. I.*, que les enfants de notre école traduisent par « on mange ici ».

Nous atterrissons presque au pied du mât, pour trouver grands ouverts les bras du R. P. Le Doussal, du R. P. de Chambeuil, du R. P. Laffont, et de nos bons Frères Hemon, Biban, Cadoret. Le temps de les saluer tous, et déjà nous nous trouvons entourés de nos Indiens, chef en tête. Une bonne poignée de mains à tous et à chacun, ce n'est pas trop, n'est-ce pas ? pour les remercier du chaleureux accueil qu'ils ont fait aux petits missionnaires du Bon Dieu.

C'était pour moi la station terminus. Le R. P. Rouvière ne trouvant pas que quelques centaines de lieues fussent une distance suffisante entre la civilisation et lui, nous quittait le surlendemain. Il est allé au Fort Good-Hope, à quelques jours seulement du Pôle Nord.

Arrivée de Monseigneur.

Peu après le départ du « *Saint-Joseph* », nous arrivait Mgr Grouard, mais en quel accoutrement, grand Dieu !

Un Benoît Labre n° 2... Pour moi, Sa Grandeur se complétait : j'avais admiré la majesté du Pontife le jour où il me conférait le Diaconat, j'avais maintenant sous les yeux l'Apôtre, le Missionnaire qui s'occupe, sans penser déchoir, des choses les plus matérielles, dès lors qu'elles rentrent dans l'ordre de l'utile et du nécessaire.

Le « gibus » surtout se distinguait, entre toutes les pièces de l'habillement épiscopal, tellement que le R. P. Le Doussal (qui pourtant n'est pas un partisan du luxe de toilette) crut devoir pour une fois user d'autorité. Il imposa donc à son Supérieur de porter un couvre-chef plus convenable, et notre Vicaire apostolique se promenait dès le lendemain avec une sorte de huit-reflets. D'ailleurs, expliquait-il, quand c'est faisable, je préfère avoir du fourniment propre, mais allez donc, vous, vous habiller en gentleman pour passer deux ou trois semaines dans un chaland plein de sacs de farine, de bœufs et de vaches !

Le fait est que, étant données les circonstances........

Nos Peaux-Rouges avaient dépensé presque toute leur poudre : Monseigneur n'eut que la musique de la grosse cloche, — il n'y en a qu'une, en effet, et il ne m'en coûterait pas beaucoup de la lever avec une main. — Tout le personnel de la mission, cela va de soi, s'était porté sur le rivage, et les Pères et les Frères, de même que les Sœurs, les enfants de l'école et les « grands enfants » sauvages reçurent la bénédiction du Pontife.

Mes hommes.

Le soir même, Monseigneur me présentait au chef des Montagnais en lui disant : « Je te le donne pour petit Père », et s'adressant à moi Sa Grandeur ajoutait : « Le « Père de Chambeuil vous enseignera la langue de ces bons « sauvages, les meilleurs qui soient dans l'Extrême-Nord. »

Voilà fixé mon avenir de missionnaire, et délimité mon champ d'action.

J'étais heureux, bien heureux de ce qu'on me confiait les Montagnais... et fier aussi, parce que, voyez-vous, ce sont eux qui sont les « hommes ».

Voici qui n'est pas flatteur pour notre civilisation : mais à entendre nos Montagnais, les Français sont des gens qui portent des boutons ; les Anglais, des individus qui habitent dans des maisons de roches, les Américains, du monde à la ceinture de qui pendent de grands couteaux,... les Cris sont des ennemis... mais eux, Montagnais, sont les Dénés, et les Dénés sont les hommes. De sorte que le missionnaire, pour expliquer l'Incarnation du Verbe, doit nécessairement dire que la seconde personne de la sainte Trinité s'est faite Montagnais ou sauvage Déné !..... Il y avait le livre : c'est la Bible ; la ville : c'est Rome... voilà trouvés « les hommes ! »

Ceci me rappelle ce que mes condisciples de Liége m'ont raconté, qu'au tout premier commencement du monde, Notre-Seigneur et saint Pierre faisaient l'inspection de leurs pommiers. Tout à coup, Notre-Seigneur de dire : « Tiens ! si nous faisions l'homme « à notre image et ressemblance ? »

« Pour le sûr », approuva le Portier du Paradis.

Alors donc le Créateur prit une poignée de boue, dont il façonna la plus belle statue qu'oncques l'on n'avait vue... Il souffla dessus, et incontinent, Adam, le premier Breton, et le premier homme d'emboîter le pas... Mais, de même que, sur la table où le boulanger a pétri sa miche, il reste souvent un peu de pâte, de même quand Jésus eût pétri son chef-d'œuvre, il restait quelques pincées de limon. Ce que remarquant, Simon Pierre sollicita de son Maître la permission d'essayer un imitation..... L'autorisation fut bénévolement accordée ; le disciple humecte la poussière, tourne et retourne le mortier, comme il l'avait vu faire au Maître, mais sans arriver tout de même à réussir très bien. A telle

enseigne qu'il ne sortit de ses mains qu'un pauvre Français..... Et voilà, mes chers amis, que les Montagnais nous rendent la pareille.

Je gage que mes Montagnais, quelque jour, revendiqueront pour leur tribu la priorité d'existence et l'honneur d'être sortis des mains du Créateur... Evidemment, puisque ce sont eux les hommes, et qu'il est de foi que le premier homme a été créé par Dieu !.... Tant pis alors pour la gloire de nos vieux Bretons !

Voulez-vous savoir quel nom ils m'ont donné, mes Montagnais? Je m'appelle Yaltriy Koréyazi, et cela depuis que j'ai mis pied à terre sur la grève du lac Athabaska. Avant, même, puisque le chef (Alexandre Laviolette, d'origine canadienne incontestée, mais dont la généalogie est perdue) me baptisa ainsi pendant que j'étais encore dans le « squiff » ou esquif.

Son père, le vieil Antoine, eût préféré me dénommer d'après la couleur de mes cheveux mais Alexandre tint bon, et comme c'est lui « le chef », il a gagné sa cause.

Donc Yaltriy Koréyazi, c'est le jeune priant qui est large, trapu, gros, carré.... Ces adjectifs seraient peu flatteurs en Europe : ici, c'est du superlatif.

Un jeune missionnaire de l'Atha.

CEYLAN

III. — Un voleur de Paradis.

(St.-Vincent's Home, Maggona.)

Le 18 juillet 1903, dans la soirée, le R. Père Guglielmi, alors supérieur de l'Institution de Saint Vincents' Home, admettait au « Réformatoire » un jeune homme d'environ quatorze ans, appelé Jérémias de Silva.